

LA REVUE DES VIVANTS avril 1931

MADRID RÉVOLUTIONNAIRE
Jean Cassou

« Un ordre humoristique et souple régnait sur tout ce peuple, maître d'une capitale et qui ne cassa pas une vitre. »

Madrid, le 18 avril 1931.

« Tous les peuples sont évidemment odieux », a écrit Keyserling. Et il n'est pas, pour l'esprit, de spectacle plus triste, que celui de ces forces odieuses s'affrontant, se comparant, cherchant par tous les moyens possibles, à se méconnaître. Ce spectacle, il nous a été donné, à l'occasion des récents livres écrits par des Allemands sur la France et des polémiques qu'ils ont déchaînées. Sous la bonne volonté qui animait ces débats et qui semblait l'extrême de la concession mutuelle, ce qui se déguisait, c'était encore le désir de chaque éthique nationale de se définir aussi étroitement que possible et d'opposer à l'éthique de la nation voisine une courtoise, mais inébranlable incompréhension.

La France s'isole, -cela est assuré. En ce moment elle s'isole même contre l'Espagne, sa plus sûre voisine, à qui elle s'apparente par tant de points, à qui elle doit tant d'éléments de sa culture et dont elle refuse, plus que jamais, de reconnaître le véritable visage. Ce véritable visage de l'Espagne, je l'ai vu, pendant les huit jours que je viens de vivre dans Madrid révolutionnaire, se dévoiler de la façon la plus éclatante. L'Espagne profonde et authentique dont je n'ai cessé de proclamer qu'elle n'avait rien à voir avec les lieux communs que nous nous obstinons à débiter sur son compte, elle se manifestait enfin de façon irréfutable. Mais au milieu de l'enthousiasme unanime du peuple de Madrid, une seule chose pouvait attrister un Français : ce douloureux et juste ressentiment contre l'incompréhension et la légèreté de jugement dont, pendant ce temps, on faisait preuve chez nous. Car devant les récents événements espagnols, événements parfaitement logiques et où le génie même de l'Espagne s'exprime, nous n'avons paru ici que plus fermement résolu à repousser cette expression, comme impossible, absurde et égarée, et à maintenir obstinément l'image que nous nous sommes complus à nous tracer de l'Espagne et qui nous semble la seule convenable, l'image d'une Espagne de chromo, faite pour nos besoins de pittoresque et qui ne doit pas se permettre les jeux des grandes personnes.

Or ce qu'il y eut de plus extraordinaire dans la révolution espagnole, c'est l'unité du fait, sa réalité, la façon dont la pensée des hommes qui

l'inspirèrent coïncida avec la force obscure du mouvement général. Chez nous, qui formons la nation la plus civilisée de l'univers, le monde social le plus évolué, la pensée est forcément divisée et notre élite intellectuelle agit souvent contre l'opinion commune et la devance. Demandez à Maurras et à Romain Rolland de définir la France : chacun vous donnera une définition différente. En Espagne, la pensée s'est constamment trouvée d'accord avec le fond même de la race. Non pas que la vie espagnole n'évolue point. Mais sous son aspect barbare ou sous son aspect civilisé, elle représente toujours la même réalité spirituelle, unique, irremplaçable et perpétuellement vivace. L'habitant des gratte-ciels de la Gran Via de Madrid est le contemporain de l'artiste préhistorique des grottes d'Altamira. Il sent ces dessins de buffles comme il sent un tableau de Vélasquez : il y voit non pas le témoignage d'un monde disparu et que notre progrès matériel a définitivement supplanté, mais une expression toujours vivante de l'âme espagnole. Cet extraordinaire sentiment d'humanité confère à l'activité des élites espagnoles une puissance effective. Sans doute ces élites n'ont-elles pas le succès immédiatement social et mondain que la mode, les prix littéraires, la publicité donnent aux écrivains de chez nous. Mais elles gardent avec la réalité de la race, ses intentions secrètes, son histoire un contact prodigieusement étroit. Aussi tous les événements actuels avaient-ils été pressentis, préfigurés, *préincarnés* dans l'attitude d'un Unamuno et d'un José Ortega y Gasset. Tout le reste, la politique du roi, les dictatures successives derrière lesquelles il abritait son pouvoir défaillant, les agitations militaires et cléricales, tout cela était artifice mécanique et insignifiant. Et qui veut savoir ce que l'Espagne a toujours vraiment pensé de la monarchie, il lui suffira de considérer les portraits de Goya, peintre de la Cour, le plus vivant et le plus actuel des Espagnols. « Les rois haïssent les princes, écrivait récemment Suarès dans une page admirable. Ils ne sont presque jamais aristocrates. » Or l'Espagne est un peuple de princes et d'aristocrates et qui ne pouvait que supporter impatiemment les rois.

* * *

A quel point cette révolution était fatale et naturelle, on le voit aujourd'hui à la façon dont se sont déroulés les événements, on a pu le sentir en les vivant, jour à jour, dans les rues de Madrid. Le soir du dimanche électoral, tout y était paisible et dans l'attente. Le lundi matin, Madrid se trouva mise en présence de sa victoire, et une sorte d'allégresse anxieuse commença de s'y manifester. Les fausses nouvelles devançaient la réalité : on annonçait que le roi était parti en avion, qu'il faisait ses préparatifs à l'Escorial, qu'il avait gagné la frontière française, la frontière portugaise... Le soir, des manifestations parcoururent les rues aux cris de : *Ya sé fué ! Il est parti !*

Cependant ce ne fut que le lendemain que le peuple put se livrer en toute confiance à sa jubilation. Jubilation d'un caractère unique et tout nouveau et où éclatait la douceur du génie du Sud. Il y avait là toute une foule livrée à elle-même et où l'on ne se sentait jamais pressé ni bousculé, une foule fluide et qui savait s'écarter pour laisser passer une auto. Une foule joyeuse, sans violence, sans rancune, et qui portait en triomphe les gardes civils qui, la veille encore, avaient arrêté une manifestation à coups de fusil. Un ordre humoristique et souple régnait sur tout ce peuple, maître d'une capitale, et qui ne cassa pas une vitre. Des bandes de jeunes filles passaient, portant des bonnets phrygiens et chantant de gauches *Marseillaises* dont on ne savait distinguer si les paroles étaient françaises ou espagnoles. On reconnaissait et on acclamait au passage tel journaliste illustre ou tel prêtre ou tel aristocrate qui s'étaient distingués par la franchise de leur ardeur républicaine. Les cortèges, inspirés d'un lyrisme collectif, improvisaient des chansons de Carnaval où Berenguer, Alphonse et Romanones étaient bafoués sans cruauté. Et au-dessus des fronts découverts, on brandissait, parmi les bannières rouges ou tricolores, des portraits de Galan et de García Hernandez, les deux martyrs de Jaca. « Jamais les femmes n'ont été plus belles que ce soir ! » criait-on. Dans un square, un révolutionnaire s'appliquait à effacer à coups de ciseau l'inscription du monument de Philippe IV, et comme il faisait mine, ensuite, de s'attaquer au Neptune qui ornait ce monument : « Non ! non ! lui cria un ouvrier. Cela, il ne faut pas y toucher ! C'est à nous ! » Devant le Palais du Roi, toute une rangée de jeunes gens, étudiants et ouvriers, les mains dans les poches, gardait les grilles et, doucement, faisait reculer la foule, la priait de se retirer, de ne pousser aucun cri. La révolution avait pris elle-même la responsabilité des habitants de cette maison et des richesses qui y étaient contenues. « C'est bon, disaient les gens, nous entrerons dans ce palais lorsqu'on en aura fait un musée national. »

En me promenant, la nuit, parmi cette fête, au bras de Ramon Gomez de la Serna, le poète enjoué et rayonnant qui a le mieux chanté Madrid, qui a inventé Madrid, qui en a fait le lieu même de la poésie, qui en a incarné le comique et le tragique quotidiens, l'humble grandeur, la merveilleuse et légère fantaisie, j'admirais qu'un événement historique pût donner à ce point l'impression d'une réalité spirituelle, qu'il fût à ce point pur d'horreur, de désordre et de sang, qu'il fût à ce point nécessaire et compréhensible, qu'il pût apparaître, en somme, comme une révélation. Dans l'unanimité de ces élections suivies d'une journée et d'une nuit de réjouissances, on pouvait embrasser en même temps le génie du peuple de Madrid, sa gentillesse primitive, sa grâce, sa spontanéité, mais aussi le génie des esprits les plus raffinés et les plus hautains.

En ce sens l'action d'un José Ortega y Gasset m'apparaît comme unique dans l'histoire. On a souvent comparé ce mouvement révolutionnaire

espagnol à la révolution de 48 et au rôle qu'y jouèrent Lamartine ou Michelet. Je crois qu'il y a dans la révolution espagnole quelque chose de plus profond : il ne s'agit pas ici d'un enthousiasme lyrique et sans portée pratique, et qui ne pouvait que se dissoudre et s'abolir dans la phraséologie. Un Ortega n'est pas un entraîneur de foules ; ce n'est ni un tribun, ni un rhéteur. C'est un esprit méditatif et précis, un observateur perspicace, un homme habitué à tirer de toute chose une substance et un enseignement et doué pour tout ce qui touche à sa race d'un infailible génie intuitif. Il n'a jamais pensé à agir directement sur le peuple, mais il a vécu par avance tout ce que celui-ci sentait, désirait, se préparait à accomplir. Ainsi l'adhésion des intellectuels à la république, l'adhésion d'Ortega, celle du romancier Pérez de Ayala, celle du généreux D Marañon, celle de Fernando de los Rios, neveu de Giner de los Rios et par là héritier de l'une des plus saintes traditions de l'Espagne laïque, celle du vieux philologue Menéndez Pidal, l'un des maîtres les plus vénérés de la jeunesse, tout ce mouvement n'a agi que d'une façon exemplaire et comme par communion, non par entraînement verbal ainsi qu'ont fait, au cours de l'histoire, tant de mouvements déclenchés par des intellectuels. Et c'est cet esprit de communion qui donne à la révolution espagnole son caractère surprenant. En elle il faut reconnaître une des plus expressives manifestations de l'esprit espagnol, et qui ne comprend cet esprit ne saurait la comprendre.

On ne peut, certes, se risquer à anticiper sur l'avenir, mais si le nouveau gouvernement vient à bout des difficultés pratiques qui se présentent à lui, il aura permis au peuple le plus noble et le plus original du monde de reprendre conscience de lui-même et d'un message qui, par l'importance de l'empire où s'étendent sa langue et sa culture, est appelé à un vaste et heureux rayonnement. Tant de problèmes sont aujourd'hui posés devant l'univers par des nations hargneuses et déplaisantes qu'on ne saurait mettre trop d'espoir dans les destinées de celles qui gardent le culte des valeurs que nous défendons nous-mêmes. Madrid, par la gentillesse, l'élégance et la gravité avec lesquelles elle vient de se libérer, doit recevoir l'applaudissement des nations latines et mériter, pour le moins, leur confiance. Aimer l'Espagne nouvelle, c'est aimer l'Espagne éternelle, c'est-à-dire celle avec qui nous avons eu dans le passé une si glorieuse collaboration intellectuelle, et celle qui, dans le futur, est appelée à défendre, sur tout un continent, certaines des choses auxquelles nous attachons le plus de prix. Aimer l'Espagne et s'efforcer de ne pas l'offenser, c'est faire acte de sagesse.

Jean CASSOU.